

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été

Lundi 28 août 2023 • N°4



**Tamara Al Saadi, Albert Boronat, Lucie Brandsma,
Edouard Elvis Bvouma, Laurence Courtois,
Marion Cousin, Mélissa Irma, Chaka Meka**

*Ici, ce n'est pas un endroit
pour mourir*
d'Albert Boronat (Espagne)

traduit par Marion Cousin,
réalisation par Laurence Courtois pour France Culture
avec Thomas Blanchard, Jacques Bonnaffé, Paul
Fougère, Charlie Nelson, Régis Royer et Agnès Sourdillon

ÉVENTRER LA VÉRITÉ

Quand la vie est percutée par le souvenir des vies passées et le rêve de celles à venir avec la force d'un camion jeté sur un chien. Que faire devant le cadavre de cet animal ? Le garçon penché sur lui ne pleure pas seulement Buster, étendu à ses pieds, il se souvient. Et c'est comme si les souvenirs jaillissaient du ventre ouvert du cadavre.

Toute la pièce se joue devant cette image : d'un enfant au-dessus de son chien mort qui repense à ce qui s'est passé. C'est que cette histoire semble en rejouer une autre. Il se souvient de son frère, victimes des rumeurs lancées sur lui par le village ; de son père, écrasé par la honte de ce fils ; de sa mère vouée à faire et refaire les mêmes boulettes de viande comme si la vie s'y réduisait. Sous ce quotidien fait de gestes machinalement répétés se cachent pourtant les secrets mal enfouis sous terre et en soi, et qu'on aimerait voir le plus loin possible, en Australie par exemple, il n'y a pas plus loin.

La pièce rejoue le théâtre intime des répétitions et des revenances : quand le passé ne passe pas, il revient avec ses fantômes de remords et de douleurs. Le père est mort maintenant, après avoir dit à tout le village que son fils aîné était parti, loin, qu'il n'était plus utile de rapporter ces sales rumeurs. La mère se réfugie dans

l'alcool et les bras du voisin, le jeune frère dans ses lâchetés. Et c'est soudain le cadavre d'un chien qui vient démasquer les dénis.

Décomposée dans une forme puzzle où s'imbriquent les temps, la fable se recompose pour interroger les forces qui nous restent dans la croyance déposée en elle. Ici, dans ce monde reclus des villages où tout se dit, où l'on prétend que tout se sait, où tout se tait aussi, la vie ne tient que par ce qu'on dit de soi — ici, on n'existe que dans les histoires des autres. Ici, on raconte des histoires qui peuvent blesser, et tuer même ; en retour, on raconte d'autres histoires pour s'abriter et se protéger de la réalité ; on invente des lieux où on ne mourra pas, l'Australie est l'autre nom de la fiction qui défie la mort — partout, on se raconte des histoires pour tenir le coup ou garder la face.

Mais que reste-t-il de la vérité éventrée au milieu de toutes ces histoires rapiécées avec le mensonge, l'illusion et la malveillance ? Il faut se pencher sur le cadavre d'un petit chien pour lui chercher, à lui aussi, un endroit où l'enterrer avec nos dernières illusions qu'on arrosera de nos larmes. Puissent-elles faire pousser la terre : ici, ce n'est pas un endroit pour mourir, mais où vivre ?

**LE GARÇON — À la fin, les gens
s'assoient et dînent.
Et quand une bombe explose,
et quand un gouvernement est
renversé, et quand un chien meurt,
et quand un homme ou une femme
meurt... les gens s'assoient et dînent.
Presque en silence. Parce qu'ils
en ont besoin. Parce qu'ils méritent
ce repos silencieux, cette trêve
avec le monde, se rappeler qu'ils
sont une meute.**



« Approcher la musique, le ton et le rythme des êtres »

Entretien avec Marion Cousin,
traductrice de *Ici, ce n'est pas un endroit pour mourir*

De l'usage de la fable et de ses contraintes

Marion Cousin : Albert Boronat écrit toujours à partir d'une contrainte formelle. Dans une autre de ses pièces, *Snorkel*, il avait eu envie de faire un texte de théâtre sans dialogue, sous la forme d'une suite de récits ; dans *Bar-dammour*, il a construit sa pièce à partir de la forme « série » ; et dans *Ici, ce n'est pas un endroit pour mourir*, texte écrit à la fin de ses études en écriture dramatique, il s'est donné comme contrainte d'écrire un texte avec les règles conventionnelles du théâtre : une fable, des dialogues et des personnages qui disent « je » — une adhérence entre le corps qui parle et le discours qui est prononcé, ce qui n'est pas systématique chez lui. C'est donc son texte le plus *dramatique*. Mais si la pièce est née de cette contrainte, il s'est évidemment demandé comment répondre à sa propre consigne, et comment s'y retrouver malgré tout, parce que ce qui l'intéresse, c'est lorsqu'il y existe un décalage entre la parole dite et la personne qui la prononce. Il a donc opéré un déphasage entre les temps : le point de départ est celui d'un garçon sur le bord de la route debout devant le cadavre de son chien ; de là il se souvient du passé ou se projette dans le futur dans des scènes qui viennent s'insérer au sein du soliloque du jeune garçon toujours debout face au cadavre de son chien. Ces trois temps différents se télescopent alors pour produire la pièce... Dans toute ses pièces, on retrouve ce jeu sur la fable : s'il existe chez lui un amour et une envie de raconter des histoires, il éprouve toujours le besoin de trouver des détours pour les raconter. Ce qui est passionnant, c'est que dans cette pièce, on peut lire une adéquation très forte entre cette forme et ce dont finalement elle parle : car ici, les personnages existent sous le regard des autres, et les histoires qu'ils se racontent — et face à ces histoires, d'autres histoires se racontent, ou bien on se raconte des histoires pour survivre... Le Père dit « Les mots, c'est la vie. La vie, c'est ce que les autres disent de toi et des tiens, parce que c'est de ce qu'ils disent de toi et des tiens que dépend la place qu'ils t'accordent pour vivre. » On peut considérer cette réplique comme une sorte de clé. C'est d'ailleurs là que réside pour l'auteur le sujet principal de sa pièce : il ne s'agit pas de s'interroger sur les causes de la mort du fils, de pourquoi il a été

rejeté par les autres, même si on peut le supposer, mais c'est davantage une réflexion sur la difficulté de vivre sous le regard des autres, et l'impasse où on se trouve quand les mots des autres définissent la place qu'on occupe. À cet égard, c'est aussi une réflexion sur le langage : on est paradoxalement lié par l'impossibilité de se parler, et c'est pourquoi la pièce est peuplée de non-dits et de points de suspension.

De l'enfance : regard et langage

M. C. : La langue de la pièce est traversée par l'enfance. Pour en rendre compte, j'ai beaucoup travaillé sur une langue qui peut être façonnée par des éclats d'enfance et de parler populaire. Je me suis ainsi beaucoup inspiré de la façon dont les gens parlent dans ma famille — j'ai grandi dans un village en Normandie. Il se trouve que je suis aussi une grande lectrice de littérature contemporaine française et québécoise, et j'aime dans certaines littératures québécoises par exemple, comment une langue littéraire va être traversée par une oralité qui viendrait de l'enfance, ou d'un souvenir. J'ai donc travaillé sur la façon dont peut resurgir ma langue d'enfance et d'adolescence — bien sûr, il y a des variations dans cette pièce : on entend davantage d'enfance dans la langue de l'enfant, ou de bonhomie dans la langue du commerçant, de parler populaire dans la celle du père et de la mère... Mais tous ces personnages, j'ai l'impression qu'ils viennent de ma famille pour ainsi dire, ou de l'entourage de mon enfance en Normandie... J'ai donc tâché de travailler une langue très orale, et j'ai traduit à voix haute pour approcher la musique, le ton et le rythme — quitte à opérer de petits écarts par rapport au sens littéral, parce que je considère que le ton me semble le plus important. J'avoue que si je suis attachée particulièrement à cette traduction, c'est parce que j'y ai mis un parler qui m'est proche — et ce n'est pas fréquent dans mon travail. Il se trouve que j'écris aussi des chansons, et de plus en plus, c'est dans cette direction là que je me dirige : d'une écriture traversée par des éclats d'oralité pure, de parler populaire et de langue de l'enfance.

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

18H : LECTURE

LIEU : GYMNASÉ

Chacun pour un, deux pour tous d'Edouard Elvis Bvouma (Cameroun)

dirigée par Tamara Al Saadi,
avec David Gouhier et Jackee Toto

RACONTER L'HISTOIRE QUE L'HISTOIRE NE RACONTE PAS

L'histoire est mal connue. C'est l'aube, ce 17 juin 1940, quelques jours avant la capitulation, et tandis que les troupes allemandes viennent déjà de défiler dans Paris, des soldats de la 8^e division d'infanterie du général Koch-Erpach se présente à la préfecture d'Eure-et-Loire pour arrêter le préfet. Son nom: Jean Moulin. Il refuse de signer un document reconnaissant qu'une section du 26^e Régiment de Tirailleurs sénégalais de l'armée française avait commis la veille des exactions sur des femmes et des enfants. On emmène le préfet à La Taye où on lui montre huit cadavres mutilés. Jean Moulin ne tarde pas à constater la mise en scène – ces civils criblés d'éclats d'obus ne peuvent avoir été victimes que des bombardements allemands les jours précédents sur la commune. La Wehrmacht avait essuyé de lourdes pertes dans les combats qui venaient d'avoir lieu à Berchères-la-Maingot et à Chartainvilliers; furieux de la résistance acharnée de ces soldats de la «honte», les Allemands avaient arrêté et condamné à mort les officiers du 26^e RTS. On jette ces hommes en cellule en attendant leur exécution. Jean Moulin, obstiné dans son refus de couvrir cette mascarade – sa signature, à ses yeux, le ferait complice de ce déshonneur –, est battu brutalement, puis enfermé dans la loge du concierge de l'hôpital civil en compagnie de l'un des tirailleurs, sans doute un soldat du 2^e bataillon de la section du lieutenant Pierre Valin.

On sait que c'est là, que dans la nuit, Jean Moulin a tenté de se suicider en se tranchant la gorge avec des morceaux de verre. Juste avant, il avait écrit dans son journal :

**REX — J'ai compris que pour gagner cette guerre
il fallait cesser d'être ce qu'on est et devenir ce qu'on est en réalité.**

TINKÉA — Tu as compris que pour gagner cette guerre

il fallait cesser d'être une lumière pour devenir une ombre.

REX — Pour gagner cette guerre

il fallait rejoindre l'armée des ombres.

16H30 – CONVERSATION AVEC ÉDOUARD ELVIS BVOUMA
BORDS DE MOSELLE – LIEU DE REPLI : BIBLIOTHÈQUE

« Je ne peux pas être complice de cette monstrueuse machination qui n'a pu être conçue que par des sadiques en délire. Je ne peux pas sanctionner cet outrage à l'armée française et me déshonorer moi-même. [...] Tout, même la mort [...] Elle ne me fait pas peur. [...] Je sais que ma mère, me pardonnera lorsqu'elle saura que j'ai fait cela pour que des soldats français ne puissent pas être traités de criminels et pour qu'elle n'ait pas, elle, à rougir de son fils ».

On sait moins que c'est le tirailleur sénégalais qui a alerté les secours et lui a sauvé la vie.

On ne sait pas du tout ce que les deux hommes se sont dits, cette nuit-là. C'est dans cette ignorance que se faufile la pièce.

Ne cédant rien à la tentation de la fresque, le texte d'Edouard Elvis Bvouma propose le coup de force d'un pur dialogue, rendant au théâtre sa puissance presque géométrique. Ne cherchant pas davantage à remplacer l'Histoire, ou à la singer, elle ne masque rien des béances qui la constituent, de cette part de secret qui ne sera jamais descellée. Mais dans ce dialogue gorgé d'hypothèses, elle parvient à redonner corps et vie à ce moment si crucial dans l'Histoire, et dont l'oubli témoigne aussi d'un rapport si longtemps ambiguë à l'égard des troupes coloniales. S'emparer de cette histoire, se glisser dans l'épaisseur opaque d'une nuit terrible, donner voix à Tinkéa, c'est aussi raconter cette histoire sélective et combler l'oubli.

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

20H45 : SPECTACLE HORS-LES-MURS

LIEU : ESPACE MONTRICHARD

Des filles sages de Lucie Brandsma et Mélissa Irma (France)

texte et mise en scène Lucie Brandsma et Mélissa Irma
avec Isabelle Andrzejewski, Lucie Brandsma,
Délia Espinat-Dief, Thomas Harel, Olivier Lugo

QUE LA PEUR CHANGE DE CAMP



« ... Elles disent qu'elles ont appris à compter sur leurs propres forces. Elles disent qu'elles savent ce qu'ensemble elles signifient. Elles disent que celles qui revendiquent un langage nouveau apprennent d'abord la violence. Elles disent que celles qui veulent transformer le monde s'emparent avant tout des fusils. Elles disent qu'elles partent de zéro. Elles disent que c'est un monde nouveau qui commence... », écrivait Monique Wittig, dans *Les Guérillères*, récit fondateur d'un féminisme trempé dans la colère, digne et salvatrice, devenu le manifeste rageur de toute une génération.

Nora et Daphnée, sa sœur, pourraient en être issues.

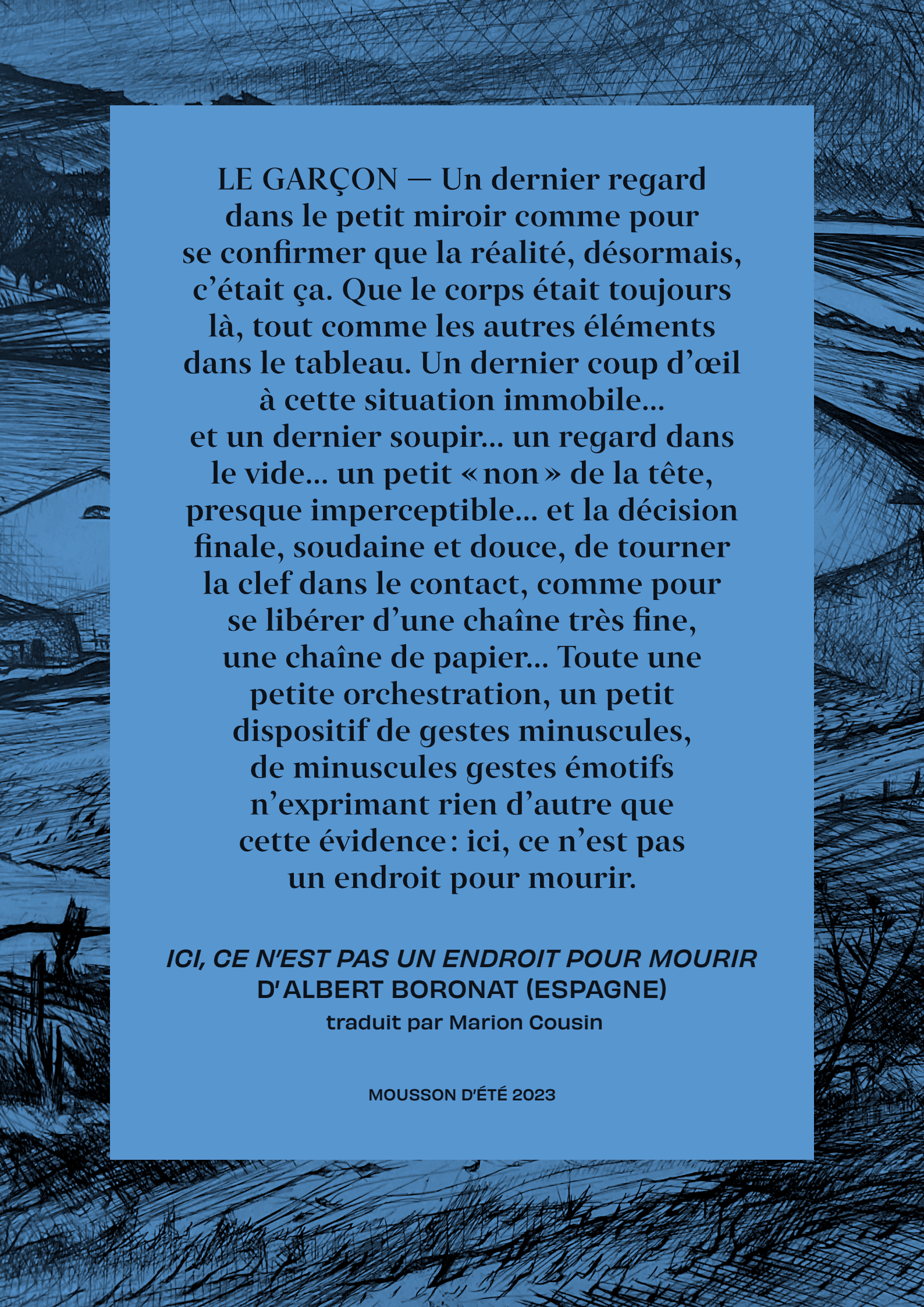
Chaque nuit, Nora ne rêve pas, elle cauchemarde: un homme, toujours le même, la prend en chasse et l'assassine. Quand elle se réveille, elle est plongée dans un monde – peu ou prou le nôtre –, où chaque jour, le cauchemar prend corps, de féminicides en violences ordinaires, de viols en viols.

Puis, un soir, cauchemar et réalité viennent se heurter pour fabriquer cette fable, comme au miroir de notre époque. Ce soir-là, la société EuroIndustrie se célèbre lors d'un gala de charité : les petits plats dans les grands, et les coupes de champagne qui tintent. Une femme vient *gâcher* la fête (c'est donc qu'il y avait une fête?): Judith poignarde le PDG du groupe,

Nicolas Dupieux, sur qui planait les accusations d'une sombre affaire de viol.

Dans la Bible, Judith est cette héroïne qui redonna courage aux forces de son peuple en décapitant de ses propres mains le général assyrien qui assiégeait sa ville. Dans la pièce, Judith est cette icône aussi, dont le nom renvoie à la légende : cette Judith concentre sur elle les feux médiatiques fascinées et les questions que pose un tel acte, dont le scandale révèle aussi un basculement. Les victimes pourraient donc se soulever; la brutalité se renverse en violence qui cherche à se donner soi-même justice au nom de la réparation: et la peur change de camp. *Des filles sages*, peut-être, dont la sagesse ne sera pourtant plus faite de docilité, mais de savoir qu'elles possèdent elles aussi des forces et du courage.

L'écriture de la pièce, au-delà de la fable spectaculaire et haletante, qui sait aussi être d'une vivacité terriblement drôle, enjouée et enjouante, déborde largement l'apparente peinture sociale qui chercherait à interroger les questions que posent avec vigueur les luttes féministes, ses radicalités et ses perspectives émancipatrices. Elle travaille au lieu même des imaginaires: car c'est dans les rêves de Nora qu'a lieu la véritable lutte à mort de la peur et de son affranchissement, afin que se donne naissance, peut-être, une vie vengée de la réalité.



LE GARÇON – Un dernier regard dans le petit miroir comme pour se confirmer que la réalité, désormais, c'était ça. Que le corps était toujours là, tout comme les autres éléments dans le tableau. Un dernier coup d'œil à cette situation immobile... et un dernier soupir... un regard dans le vide... un petit « non » de la tête, presque imperceptible... et la décision finale, soudaine et douce, de tourner la clef dans le contact, comme pour se libérer d'une chaîne très fine, une chaîne de papier... Toute une petite orchestration, un petit dispositif de gestes minuscules, de minuscules gestes émotifs n'exprimant rien d'autre que cette évidence : ici, ce n'est pas un endroit pour mourir.

***ICI, CE N'EST PAS UN ENDROIT POUR MOURIR
D'ALBERT BORONAT (ESPAGNE)***

traduit par Marion Cousin

MOUSSON D'ÉTÉ 2023

Noroît

carte blanche

Cette année, Temporairement Contemporain ouvre ses pages aux artistes, metteur-euses en scène, auteur-trices et acteur-trices qui font la Mousson: la quatrième Carte Blanche est confiée à l'autrice, actrice et metteuse en scène Tamara Al Saadi.

ÉCRIRE

Le monde m'ensanglante les coudes.
J'ai la tête en guerre, le ventre en drame et les yeux ailleurs.
J'ai de la terre dans les mots et mes morts sur le dos.
Je suis ligaturée de la gorge.
Les lignes de mes mains sont prêtes à dynamiter la rage grossissante de mes poumons tristes.
J'ai les pieds en cendres.
Je m'entombe.
Je ne m'articule plus.
La peau combustionnée de crachats tus, je suis lacérée du souffle.
Je m'étrangle de tout ce que je ne comprends pas.
J'ai l'âme en déflagration.
Je suis muselée de toutes les petites filles emportées dans le courant du « c'est pas si grave ».
Je suis des milliards de larmes depuis des milliards d'années.
Je suis pillée, haineuse et mortifiée.
Je ne veux plus rien sentir.

Mais toi...
Tu te faufiles entre deux blessures...
Tu m'apparais comme pour la première fois.
Tu me prends contre toi.
Tu dis: « un, deux, trois, soleil! ».
Tu dis les mains de ma mère.
Tu dis le goût des dattes d'Irak.
Tu dis les autres.

Tu me rappelles que je sais aimer.
Tu me ramènes.



TAMARA
AL SAADI

Vent d'autan

échos & conversations

#1 Panne sèche

C'était peut-être inévitable — à force de nuits plus ou moins blanches, de lecture en mise en espace, de cabaret en cabaret, le syndrome de la page blanche menaçait l'auteur de cette gazette. Mais cette menace sut être sournoise. Alors que sortait, chaud et frais, samedi midi, le dernier numéro du *Temporairement Contemporain*, l'imprimante butait sur le tout dernier (!) exemplaire. Elle refusait de nous livrer le cent cinquantième journal, s'arrêterait au numéro 149. Puis, exténuée, au bout du rouleau (d'encre noire), elle ne nous donnerait plus rien. Alors que l'orage venait sur Pont-à-Mousson, on manquait de toner: cruel destin. *Que faire?* comme dirait l'autre. Renoncer à sortir un *Tempo* pour la première fois de l'Histoire de la Mousson? Jamais. On décidait d'avancer la rédaction du journal de dimanche d'une journée pour l'achever le samedi avant dix-huit heures — maquette finalisée par Cécilia depuis Longeville-lès-Metz, derniers articles achevés dans la voiture roulant à tombeau ouvert (mais pas à plus de 80 km/h: Louise veillait) vers la zone industrielle de Jouy dans la banlieue de Metz (*sic*), on s'accorda le luxe de manquer la sortie et de faire demie tour pour prendre la direction de Bureau Vallée — gloire à lui — afin d'imprimer les exemplaires destinés au lendemain. Victoire. Bilan: des sueurs froides; quelques coquilles; une Carte Blanche de Jacques Bonnafé dans une version intermédiaire (la version finale se trouve sur le site de la Mousson); des horaires notés approximativement (corrigés à la main par nos soins le lendemain — merci à Marie et à Justine); et le vif sentiment de l'urgence, comme si on ne l'éprouvait pas suffisamment en temps *normal*. Quant à l'imprimante, après un dimanche dûment chômé, ce camarade a décidé de poursuivre sa grève du zèle. On courra ce matin à Pont-à-Mousson; on trouvera bien quelque imprimante charitable qui veuille bien de nous et qui finira par nous livrer le *Tempo* en chair et en papier. Si vous le tenez entre vos mains, ce sera la preuve qu'on y est parvenu.

#2 Retours

D'écho en écho: la joie de cette Mousson tient à ces rebonds de lecture en lecture, fils qui se trament de loin en loin, ou frottant tout près les résonances en soi. Du texte de Tiago Rodrigues à la conférence de Gisèle Sapiro sur les enjeux politiques de l'art — qu'il s'agisse de censure, d'attaques contre les œuvres par la morale conventionnelle, ou d'auto-défense salvatrice contre les œuvres qui savent reconduire les oppressions — de la (non) famille de Monika Isaks-tuen à l'étrange communauté qui peuple les bois de *Fendre les lacs*; de la question de la violence contre la brutalité patriarcale dans *Aurora Travaille* ou dans *Des filles sages*; des enjeux de l'identité et de comment se défaire de ses pièges pour s'ouvrir aux altérités fécondantes dans presque chacun des textes... La joie de cette Mousson tient à cette façon que nous avons ensemble de parcourir cette toile d'araignée qui vibre quelque soit le fil qu'on frôle, et sur lequel on va, en funambule par dessus le vertige du monde.

#3 « ON FINIRA PAR UN HAÏKU »

(DISAIT LE CRITIQUE DRAMATIQUE JEAN-PIERRE LÉONARDINI)

SCÈNE À CIEL OUVERT
DES VOIX AU LOINTAIN TOUT PROCHE
MOUSSON SOUS L'AVERSE

La Balaguère

billet

« Il va falloir chanter à la barbe de l'horreur. » C'est sous la verrière du Hall du Marché Saint-Antoine de Pont-à-Mousson, tandis que le soleil derrière nous s'effondre éclaboussant d'or les tours de l'église Saint-Martin qui se dressent de l'autre côté de la Mousson qu'on entend ce vers : « Il va falloir chanter à la barbe de l'horreur / Il va falloir danser sous petite et grande ourses » dit alors le poète, chantant presque à bout touchant de nous et de l'époque – Jacques Bonnafé achève son cabaret préparé avec Charlie Nelson et Alexiane Torrès : une heure durant, poèmes et aphorismes avaient joyeusement scandé le temps – et dans ces mots de Valérie Rouzeau, on réalise soudain la portée de ceux de Jean-Pierre Verheggen ou de Louis Scutenaire joyeusement déclamés sous la Hall, comme ils font résonner aussi tous les textes entendus à la Mousson. Si un chant n'annule pas l'horreur, il rend digne de se tenir face à elle, rendant l'horreur davantage laide encore, et la beauté plus essentielle : « Qu'allons-nous devenir avant que tout s'achève / Il va falloir chanter à la barbe de l'horreur / Il va falloir danser sous petite et grande ourses / Grand et petit chariots bien mieux que les autos / Comme de bonnes casseroles et de bonne volonté. » Notre reconnaissance aux poètes est décidément

14H30 - LECTURE - **ICI, CE N'EST PAS UN ENDROIT POUR MOURIR** - AMPHITHÉÂTRE

d'Albert Boronat (Espagne)

traduit par Marion Cousin

réalisation par Laurence Courtois pour France Culture

avec Thomas Blanchard, Jacques Bonnafé, Paul Fougère,

Charlie Nelson, Régis Royer et Agnès Sourdillon

Le texte est publié chez Actualités Éditions.

16H30 - CONVERSATION - **BORDS DE MOSELLE - LIEU DE REPLI : BIBLIOTHÈQUE**

avec Edouard Elvis Bvouma, auteur de *Chacun pour un, deux pour tous*

18H - LECTURE - **CHACUN POUR UN, DEUX POUR TOUS** - GYMNASÉ

d'Edouard Elvis Bvouma (Cameroun)

dirigée par Tamara Al Saadi,

avec David Gouhier et Jackee Toto

20H45 - SPECTACLE HORS-LES-MURS - **DES FILLES SAGES** - ESPACE MONTRICHARD

texte et mise en scène par Lucie Brandsma et Mélissa Irma

avec Isabelle Andrzejewski, Lucie Brandsma, Délia Espinat-Dief, Thomas Harel, Olivier Lugo

SUIVI PAR - DJ SET

Chaka Meka

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson. Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec le projet de coopération « Fabulamundi. Playwriting Europe » cofinancé par le programme Europe Créative de l'Union européenne, avec France Culture, la Comédie de Reims, le CDN Nancy-Lorraine La Manufacture, et le NEST- CDN transfrontalier de Thionville, les Ambassades de France et Institut français en Argentine et au Cameroun, l'Istituto Italiano di Cultura Strasburgo, avec le soutien d'ARTCENA – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre ; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture – CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard ; avec la complicité artistique de France Culture, de Théâtre-contemporain.net, de la librairie L'Autre Rive à Nancy. Avec la participation artistique du jeune Théâtre National et avec le soutien du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques, D.R.A.C. et Région SUD.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
des
Prémontrés



La Région
Grand Est



Bassin de
Pont-à-Mousson
Communauté de Communes

Playwriting Europe
Fabulamundi

Co-funded by the
Creative Europe Programme
of the European Union



BLÉNOD
lès-Pont-à-Mousson

ACADÉMIE
DE NANCY-METZ

DAAC

AMBASSADE
DE FRANCE
EN ARGENTINE

INSTITUT
FRANÇAIS

AMBASSADE
DE FRANCE
AU CAMEROUN

Centre
National
des Arts du
Cirque, de la
Rue et du
Théâtre

ARTCENA

meurthe-et-moselle

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture

maison de la culture